

BATTUTA – ZINGARO (de Bartabas) V2

Sur les hauteurs de la citadelle de Namur, un chapiteau majestueux entouré de caravanes siège fièrement. Le millier de spectateurs se faufile à l'intérieur, par les douze entrées qui le conduiront en dehors du temps. Le crachin fait place à une atmosphère méconnue, celle d'une forêt tropicale à la fine pointe du levant.

Au centre de la piste intérieure, une cascade de gouttelettes d'eau, éclairée de mauve, tourbillonne en un cercle parfait. Tout autour d'elle, dans la pénombre, une dizaine chevaux noirs, front et naseaux blancs, immobiles, se devine. Les oiseaux forestiers égayent le paysage de leurs bruissements d'ailes et de leurs chants à peine audibles.

L'intensité lumineuse augmente progressivement, les chevaux bougent et, comme par magie, se placent en se partageant les pistes. Deux personnages, drapés de noir, font le décor et dirigent les équidés à la voix. Ceux-ci, les oreilles tendues, sans stress, se suivent et quittent la piste par des côtés opposés en un ballet orchestré d'une douce mélopée.

Les faisceaux des projecteurs plongent alternativement sur un quintette de violonistes, qui fait écho à une espèce de « blues band », et sur les chevaux. Une musique gitane rythme et cadence les pas. Les pistes sont laissées aux deux hommes drapés d'une couverture noire en tissu grossier qui s'en vont.

Au bord de la scène, Apollon, Ares, Chronos, Demeter, Dionysos, Eros et Hephaïstos martèlent le sol d'impatience. Ils vont débouler en piste avec leurs cavaliers, typés comme des gauchos argentins.

L'orchestre de cuivres se déchaîne, les montures aussi, leurs cavaliers accomplissent des prouesses acrobatiques au grand galop, changeant de côté, à l'endroit, à l'envers, au-dessus, debout, en dessous. Tout se déroule en un rythme soutenu cette fois par les violons endiablés.

Chacun repart de son côté, se partageant ainsi les quatre couloirs permettant d'aller et de venir sur les pistes. C'est au tour d'Arruza de débouler au galop sur le sable beige. A une vitesse vertigineuse, penchée vers l'intérieur de la piste, elle tourne manège. Son cavalier à la peau d'ébène, coiffé d'un chapeau et de deux longues tresses sur un complet noir et chemise blanche, est debout sur son dos, il tourne et tourne encore, se positionnant différemment à chaque tour de piste.

C'est Frascuelo, superbe jument blanche éblouissante qui occupe le décor, menée par une cavalière habillée en mariée et traînant derrière elle un long tulle, suspendu à un gros ballon. La femme tourne autour de la cascade d'eau illuminée en rouge, laissant flotter dans l'air, le voile blanc vaporeux qui accroche parfois les gouttelettes tout en la suivant imperturbablement.

Joselito, noir de jais, fait irruption à toute vitesse pour remplacer la mariée qui achève sa prestation. Il est monté par un hidalgo au regard macho qui toise le public, crie et frappe des mains comme pour encourager ceux qui n'applaudissaient pas encore. « Anda ! » hurle-t-il plusieurs fois au public en tournant et sautant comme un fêtu de paille trop léger pour tenir sur le dos de sa monture. Il en descend, y remonte d'un bond et, sans se tenir, redescend, exécute un saut périlleux pour retomber sur le dos de Joselito à la bonne place, sans frémir ni trembler.

Le spectacle se déroule ainsi pendant plus d'une heure trente, sans interruption, à un rythme endiablé. Le final est impressionnant de pureté, de beauté et de tendresse. Dix chevaux à la robe crème prennent place sur la piste centrale, accompagnés des deux hommes en cape noire qui sont revenus. Dix autres chevaux, mais d'un noir profond, tournent lentement sur la piste extérieure pour marquer la fin de leur cavalcade effrénée.

Parfois, un équidé se rafraîchit en traversant la cascade d'eau, s'arrête un instant puis rejoint les autres. Les cercles de sable bicolore se vident petit à petit, les bruits de la forêt remplacent le « blues band » et les airs tziganes.

Silence après le mouvement, instant figé dans le temps où l'ailleurs n'existe plus, où le présent fait partie de ce passé dont on gardera un souvenir inscrit à jamais dans la mémoire d'être. Ce fut un spectacle inoubliable dont la beauté, la rapidité et la coloration ont créé l'instant magique, celui où tout peut exister, bien au-delà de nos rêves.

Denis 3 septembre 2006